

Les matériologies de Sarah Moon

Entretien avec Alexandra Fau

Pour la photographe, chaque prise de vue n'incarne pas seulement un instant éphémère : elle porte en soi la marque de sa disparition.

Alexandra Fau | Certaines de vos photographies portent des stigmates, des salissures, des griffures ou des éraflures qui leur confèrent un supplément d'âme.

Sarah Moon | J'ai utilisé pendant très longtemps des polaroids négatifs pour le repérage. Quand je ne les développais pas tout de suite, des accidents naissaient sur la surface. Ils donnaient l'impression de quelque chose d'encore plus fragile. Mais je ne voulais pas que ces éraflures se systématisent pour devenir une signature. C'est pourquoi j'ai arrêté d'en faire. Maintenant, je me sers encore du polaroid mais il y a beaucoup moins d'accidents. Quand il y en a et qu'ils tombent bien, je les laisse. Même si les accidents suggèrent la disparition, ils ne doivent pas prendre le dessus. La forme ne doit pas envahir le fond. La photographie incarne de toute façon la disparition. Elle capte un instant qui ne reviendra plus. C'est pour cela que je recherche l'éphémère en même temps que le fige.

AF | Avec ces accidents, la photographie s'apparente à une surface qui aurait enregistré les souvenirs mais aussi le vieillissement du temps.

SM | C'est exactement cela. D'ailleurs en italien, *pellicola* signifie "petite peau". C'est une surface sensible qui tout d'un coup se détériore. En dépit de tous les efforts de conservation, elle reste aussi éphémère que l'instant du cliché. Que

cet instant soit dénaturé au moment où je le saisis, qu'il porte déjà en soi la marque de sa fin, sont quelques-unes des raisons pour lesquelles j'ai toujours laissé les accidents sur le négatif du polaroid.

AF | Les polaroids négatifs que vous utilisiez ne se fabriquent plus. Comment envisagez-vous votre travail à venir ?

SM | Tout au long de ma carrière, j'ai été confrontée à la disparition des choses. J'ai dû m'approprier de nouveaux outils (la vidéo, le numérique) que je n'aimais pas. Mais il y a toujours un bien pour un mal, car on ne peut pas répéter indifféremment la même forme. C'est en se réappropriant les nouveaux matériaux que l'on trouve de nouvelles directions. La mémoire, elle, ne change pas.

AF | Le polaroid reste malgré tout votre outil de prédilection.

SM | Oui, j'adore le format. D'ailleurs, si les fabricants ne font plus de films, je travaillerai avec un format plus carré que le 24 x 36.

J'ai beaucoup joué avec le bord du polaroid qui était un peu *destroy*. Cet entourage donnait l'impression d'arracher au réel.

AF | Dans vos travaux, l'évanescence de l'image, son délitement, s'opère sous nos yeux à une vitesse accélérée. Le vieillissement artificiel dû aux accidents de surface et au sépia donnent à la photographie une patine qui semble être d'un autre temps. →

Ci-contre :
La robe froissée.
2000.







Nîmes.
1994.

Ci-contre :
La fille de l'écluse.
1990.

SM | Je n'ai pas conscience que mes images soient d'un autre temps. Pour moi, il s'agit d'un travail résolument contemporain puisque je le fais maintenant. Mes photographies ne poursuivent aucune quête nostalgique. Si cela apparaît, c'est que c'est dans ma nature.

AF | Votre travail sur l'image s'apparente à un filtre apposé entre le sujet et la réalité. Un filtre qui rejeterait la couleur comme pour "corriger" ou "transformer" le réel.

SM | Le réel est en couleur. Et si je m'évade dans la photographie, je préfère le faire en noir et blanc ou dans un sépia "empoisonné" – plus vert que rouge. Si filtre il y a, ce serait peut-être cet instant mêlé de surprise et de reconnaissance au moment où je prends la photographie. Quand l'image surgit devant mes yeux, je la découvre et la reconnais simultanément.

AF | Vous dites : « J'attends de reconnaître ce que j'ai oublié ». La photographie s'apparente à une quête, celle des clichés de votre enfance. Et pourtant, vos images réactivent un passé qui semble appartenir à notre inconscient collectif.

SM | Ma photographie me révèle ce que j'ai dans la tête. J'exprime ce que je ne peux pas dire avec les mots. Mais je n'ai pas du tout une approche romantique ou rêvée. Je crois juste aux coïncidences. Et si une image éveille quelque chose en chacun, cela veut dire qu'elle est juste.

AF | Les films comme *Fil rouge*, *Circus* ou encore *L'Effraie*, réalisés à partir de photographies, traduisent-ils le désir de relier les différentes images entre elles par la narration ? De rajouter un sens à un cliché qui en contient déjà beaucoup ?

SM | C'est exactement cela. La photographie en elle-même raconte quelque chose si elle est réussie. Il y a un avant et un après. Dans le film, le processus de narration dépend de la juxtaposition, du temps et aussi de la bande-son. Une autre forme de narration apparaît. Elle n'appartient ni au cinéma, ni à la photographie, ni à la vidéo, mais emprunte à chacune de ces disciplines son vocabulaire. Comme si le passage de la photographie fixe à la photographie filmée donnait un nouvel éclairage à mon travail. Mes films sont étalonnés de façon à rendre invisible le passage de l'un à l'autre. Et pour la présentation du film *La petite sirène* à la biennale de Moscou en avril 2007, j'exposerai ensemble les photographies et le film, car ils sont intimement liés.

AF | Votre travail échappe aux classifications strictes de la photographie documentaire ou narrative.

SM | Cela me plaît de ne pas être étiquetée, de ne pas être dans un courant. Mais la mode est une forme de photo narrative : « un moment, une femme, une robe ». Je continue d'ailleurs à faire des photos de mode comme un musicien ferait ses gammes. Travailler ainsi m'oblige à trouver des solutions. En tant qu'artisan – se dit de celui qui réalise un travail appliqué –, je fais mon travail le mieux possible.

AF | Cette exigence est-elle moins forte dans votre travail d'artiste que dans celui de photographe de mode ?

SM | Soulages dit qu'un artisan connaît déjà le chemin qu'il emprunte et l'objet qui est son but. L'artiste, lui, c'est quand il a perdu son chemin qu'il le trouve enfin. ■

Sarah Moon en quelques dates

Née en 1941. Vit et travaille à Paris

Photographe depuis 1970 (mode, publicité, recherche personnelle), depuis 1978, réalisatrice de films.

1995 Rétrospective au Centre national de la photographie, Paris.

2001 Maison de la photographie, Moscou.

2003 *Sarah Moon*, Maison européenne de la photographie, Paris.

2005 *À propos d'Andersen*, Maison du Danemark, Paris.

2005 *L'Effraie*, galerie Camera Obscura, Paris.

2007 *La petite sirène*, biennale de Moscou.

2007 *Circuss Boxgallery*, Bruxelles.

Éditions de DVD

2003 *Circuss* – Éditions Kahitsukan, Kyoto.

(Livre accompagné d'un DVD du court-métrage).

2005 *L'Effraie* – Éditions Kahitsukan, Kyoto

(Livre accompagné d'un DVD du court-métrage).

2006 *Le fil rouge* – Éditions Kahitsukan, Kyoto

(Livre accompagné d'un DVD du court-métrage).

2007 *La petite sirène* – Éditions Kahitsukan, Kyoto

(Livre accompagné d'un DVD du court-métrage).



Anvers.
1990.